

MANGEZ DES POMMES !

Je me laissai conduire sans la moindre résistance. J'étais honteux, hébété, anéanti. Pourquoi avoir volé cette maudite pomme et l'avoir croquée à belles dents devant tous ces passants ? Moi, Maximilien Béranger - 51 ans, célibataire, employé modèle, citoyen respectable et respecté - voler un fruit comme un vulgaire garnement ! Je n'en revenais pas. Je traverse très souvent le marché pour me rendre à mon travail et jamais je n'avais eu ne serait-ce que la tentation de chiper le moindre fruit.

Mon geste, loin de passer inaperçu, me valut les protestations du maraîcher, qui, remarquant que je m'éloignais sans payer, se lança à ma poursuite. Mais que me veut cet homme ? me dis-je en le voyant se précipiter sur moi. « Sale voleur ! hurla-t-il, en proie à la plus vive fureur. Mon argent ! Tu vas me donner mon argent ! » Nous fûmes rapidement entourés d'une foule de badauds. Ce n'est que lorsque deux policiers se frayèrent un chemin vers nous que je réalisai l'absurdité de mon acte. Je sortis aussitôt mon porte-monnaie et voulus régler ma dette. Trop tard : le maraîcher avait déjà relaté toute l'affaire aux forces de l'ordre.

Malgré mes excuses et mes tentatives de justification, je fus menotté sans ménagement et conduit au poste de police le plus proche. Là, après m'avoir détaché les poignets, on m'ordonna de retirer mes vêtements : je refusai, mais on me répondit que j'avais intérêt à obéir si je ne voulais pas aggraver mon cas. Effrayé et découragé, je m'exécutai sans broncher. « Vous comprenez, m'expliquèrent les policiers pendant leur basse besogne, nous devons vérifier que vous n'avez pas commis d'autres larcins ! C'est le règlement qui l'exige ! »

Avant de procéder à la fouille, ils avaient glissé dans un sachet transparent tout ce qu'il restait de l'objet du délit, à savoir un trognon de pomme. L'inspection minutieuse de mon corps n'ayant rien donné, les policiers entreprirent d'examiner à la loupe les fragments de fruit. « Il va falloir que vous crachiez le morceau ! » me dirent-ils d'un air menaçant au terme de leur observation. En passant de la parole aux actes, ils me saisirent par les jambes et me retournèrent brutalement : je me retrouvai la tête en bas, secoué comme un pommier. Malgré la nausée que me causa ce traitement, je n'eus pas de vomissement. Les deux hommes parurent très déçus et me quittèrent brusquement. J'entendis l'un murmurer dans l'oreille de l'autre : « Il va falloir lui ouvrir le ventre et prélever les restes du fruit avant qu'il les digère. Appelons le médecin légiste ! »

C'en était donc fait de moi. Je sentais déjà le scalpel pénétrer dans ma chair et me labourer les entrailles. La loi est la loi : il faut l'appliquer coûte que coûte. Je ne suis plus qu'un numéro sur une fiche de police. Bon pour la prison, si la morgue ne veut pas de moi. Un paria, un coquin, un vaurien. **Bientôt, je n'aurai même plus d'identité.**

Marco S.